

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ÉTAT DE LA RELIGION EN SUÈDE.

On lit dans *l'Ami de la Religion* :

Nous avons parlé, dans notre numéro 3775, de la liberté religieuse accordée aux catholiques de Norvège. Cet article nous a valu, de la part d'un de nos abonnés, la communication d'une lettre écrite de Stockholm, le 21 juin dernier. Elle nous paraît propre à faire connaître quel est l'état religieux en Suède.

" Cher ami,

" Vous seriez probablement bien étonné si vous me voyiez, à l'heure qu'il est, à mon bureau, tailler des plumes, écrire une lettre aussi fine que celle que vous avez sous les yeux, et ceci sans lumière artificielle. Tout à l'heure les gardes de nuit vont faire retentir du haut des clochers des églises douze fois leurs cornes pour annoncer à tout le monde éveillé, le temps de minuit en plein jour. Vous voyez donc si dans notre nord nous avons tort de faire sonner un peu haut le mot de *lumière*, et d'entonner une petite jérémiade sur l'obscurité dans laquelle gémissent tant d'autres peuples, comme il arrive dans la préface du petit catéchisme de Luther, réimprimé il y a deux ans. Réellement nous aimons la lumière; car tandis que vous autres êtes ensevelis dans un profond sommeil au milieu d'une nuit obscure, il n'y a aujourd'hui dans tout Stockholm, peut-être même dans toute la Suède, presque pas d'enfants qui ne goûtent la lumière, en plein champ ou dans une forêt, ou au moins sous une tente en feuillage dont aucune maison ne doit manquer en ce jour appelé *mid-sommar* (mi-été), dût-on se borner à deux branches d'arbres dont on fait une espèce de voûte devant la porte d'entrée, justement comme on faisait autrefois pour la Fête-Dieu. Mais c'est principalement en fait de religion, disent les Suédois, comme d'une seule voix, que la lumière luit dans le nord, bien plus que dans tout autre pays. Et s'en étonnera-t-on? Le pauvre Gustave Vasa, qui, sous l'ancienne religion, était obligé de battre le blé dans la grange d'un paysan, sut faire jaillir, en frappant avec tout son pouvoir royal sur les coffres-forts des couvens et même sur la tête d'un très-grand nombre de moines et autres de ses sujets qui voulaient à toute force garder l'ancien obscurantisme, sut, dis-je, faire jaillir tant de lumière, qu'il eut encore, avant de mourir, la consolation de voir trois caves pleines d'argent, plus peut-être qu'il n'y en a actuellement dans tout le royaume. Et si, pour contenter ses sujets rebelles, qui ne pouvaient pas encore supporter autant de lumière que la nouvelle religion en apportait, et qui étaient assez fanatiques pour ne pas vouloir tolérer que les cloches qui les appelaient à la prière prissent le chemin de la cave du roi, Gustave se vit forcé, dans sa sagesse plus qu'humaine, de cacher la lumière sous les anciennes formes, pour pouvoir leur protester cent fois, et leur faire accroire, sur sa parole royale, qu'ils conservaient l'ancien obscurantisme, tout en leur donnant la lumière de Luther; on a su depuis, plus d'une fois, la *moucher cette lumière*, comme le Suédois s'exprime avec grande complaisance, de telle sorte que maintenant elle brille dans toute sa clarté. Déjà, en l'année 1572, " Le Concile distingué et célèbre (et infallible, voir Geiger), que Sa Majesté le roi Charles IX convoquait et présidait en personne d'un bout " à l'autre (afin qu'on ne décidât que d'après sa volonté), composé des " seigneurs de l'Etat, de plusieurs chevaliers et nobles, comme aussi des prin- " cipaux du clergé de tout le royaume, pour déterminer ce qu'il fallait croi- " re et pour rejeter tout ce qui avait rapport au sacrifice de la Messe papisti- " que, n'en conserva plus que les habits sacerdotaux (aube et chasuble), les " différentes prières, *Confiteor, Kyrie, Gloria, Dominus vobiscum*, etc., etc. " On prescrivait encore de répéter quelquefois en latin l'élevation, de son- " ner à ce moment, de conserver les lumières. (Voir *Handbok*, rituel.) " Mais déjà, en 1595, les évêques et chapitres réunis à Upsal reconnuent que " l'élevation, la sonnette, les cierges, obscurcissaient la lumière, et ils tâchè- " rent de nouveau de la moucher. Vers la fin du dernier siècle, la lumière " rationaliste dessillait un peu plus les yeux de quelques évêques, et cette fois " les exorcismes au baptême restèrent dans la *mouchette*. Si l'on a conservé " quelques cérémonies dans l'Eglise, c'est que ces cérémonies sont très-belles " et que, loin d'empêcher le monde d'adorer Dieu en esprit et en vérité, elles " aident beaucoup l'homme sensuel à s'élever jusqu'à lui. La ressemblance " extérieure des deux cultes est demeurée telle, que, pour l'expliquer, les Sué- " dois prétendent que les catholiques les ont imités. Dans le fait, si la Messe " ne se disait pas en latin chez les catholiques, et s'il n'y avait pas toujours " chez eux le calice, quand même il n'y a pas de communions, plus d'un Sué- " dois, même habitué à fréquenter tous les dimanches la *Mag-Messa*, ne sau-

rait distinguer s'il se trouve dans l'église-catholique ou dans l'église luthérienne, surtout s'il entendait un sermon suédois; car, dans l'église catholique de Stockholm, on prêche tous les dimanches, et jamais en latin, tandis que les Suédois sont fermement persuadés qu'ailleurs on ne prêche pas du tout ou l'on prêche en latin, comme le primat de Suède vient de l'assurer en pleine diète, il y a deux ans, sans être contredit (1).

" Vous comprenez, cher ami, qu'au milieu de tant de lumières il est permis de s'élever un peu au-dessus du commun des peuples, et l'on ne peut guère avoir tort de se croire la première nation du monde.

" Si par hazard vous avez encore quelques doutes sur la suprématie de la Suède, je vous prie de lire le livre que le primat du pays, l'Archevêque d'Upsal, M. de Vingard, vient de publier sous le titre de *Coup d'œil sur les derniers événements et l'état actuel de l'Eglise chrétienne*. Là vous verrez, non-seulement que l'Eglise de Suède est la plus brillante, mais même la seule véritable. Vous comprenez d'avance que l'Eglise catholique ne peut pas même entrer en ligne de comparaison avec elle; car comme l'auteur le dit dans sa Préface: " L'idolâtrie, que d'abord le judaïsme, puis le christia- " nisme ont combattue comme le monstre le plus hideux, n'entre-t-elle " pas en partie dans l'adoration des saints; et le Jésuite même, avec toute " sa capacité dans l'accommodation, est-il capable de se défendre contre les " Chinois ou les Hindoux, qui ont su démolir et prouver qu'il est idolâtre? " Maintenant encore l'ascétique catholique est toute pleine de judaïsme." Et comment en pourrait-il être autrement, " le clergé est l'ennemi de l'ins- " truction," comme l'auteur le dit avec politesse du clergé français, p. 76, et que " ce clergé donne à ses élèves une éducation monastique? Voilà " pourquoi les facultés théologiques ont peu ou point d'élèves. Aussi, ne " faut-il pas chercher de connaissance chez le clergé actuel, à l'exception " des prêtres émérites qui ont été formés avant la révolution. Dans les " collèges épiscopaux, dit en note l'auteur, on n'enseigne qu'un peu de latin " et de grec, point d'hébreu et peu de sciences exactes. Les sciences ma- " thématiques et physiques qui fleurissent beaucoup dans les collèges roy- " aux ne sont nullement enseignées dans les petits séminaires. La litté- " rature théologique ne consiste presque en des ouvrages colossaux, com- " me *Cours complets*, etc. Parmi les prédicateurs français, il y en a peu " qui suivent les exemples brillants des grands orateurs, et qui aient formé " leur éloquence d'après Aristote et Quintilien. L'école nouvelle, surtout " Lacordaire, aime mieux l'éclat de la parole que la richesse des pensées. " C'est pour cette raison que les élèves en droit et les avocats écoutent cet " orateur comme un modèle, et la plupart des prédicateurs se bornent à des " sujets communs de morale; une action théâtrale leur est commune à tous " etc." Qu'on ne trouve pas ce dernier jugement de l'archevêque trop sévère; car il faut savoir qu'en Suède le prédicateur est obligé de lire son sermon, et pour cela il reste immobile et comme cloué des deux mains contre le pupitre qu'on voit sur toutes les chaires. Le prédicateur ne fait d'autre geste, que de regarder quelquefois un peu plus près son cahier quand un mot n'est pas écrit ou imprimé assez lisiblement, ou d'élever parfois la main gauche jusqu'à la bouche pour montrer le mouchoir blanc qu'il tient toujours dans cette main pendant toutes ses fonctions, probablement en signe du pouvoir qu'il a reçu dans son ordination. Quant à réciter par cœur son discours ou à faire quelques gestes pendant qu'il parle, cela ne lui arrive que lorsqu'il se trouve sur le théâtre, comme on le voit quelquefois.

" Le petit jugement sur le clergé français que je viens de citer vous fait comprendre que le clergé suédois doit se croire bien haut sur l'échelle des sciences. En effet c'est lui presque exclusivement qui instruit la jeunesse, et en outre dans quel autre pays qu'en Suède saurait-on illustrer les livres qu'on sait assez bien traduire (2) au moyen de notes aussi savantes? Ainsi par exemple, je viens de lire, dans une traduction de la Vie de sainte Brigitte, composée en italien, par rapport au hollandiste Ruco: " *On appelle bol- landiste quelqu'un qui compose ou rassemble des bulles papales*." Dans une collection d'écrits, de lettres, etc., qui ont rapport à l'histoire de Suède, faite

[1] En Suède les églises ont entièrement la forme catholique. Le clocher est surmonté de la croix. L'autel, adossé au mur du chœur, est surmonté d'un beau tableau sur quelques-uns on voit des chérubins en adoration, sur d'autres un tabernacle avec une foule d'images et de statues de saints, mais qu'ils n'adorent pas, disent-ils, comme les catholiques. Au bas de l'autel se trouve la grille ou banc de communion, où l'on reçoit la cène à genoux, etc.

[2] Quant à en composer de tout neufs, il ne vaut guère la peine, parce que le pays est trop petit.

sous le patronage de ce qu'il y a de plus savant dans ce pays, on métamorphose le glossaire Lyra en psaumes de David. Et pourquoi ? Parce que probablement on sait ici, comme ailleurs, que Luther avait besoin de Lyra pour sa traduction et explication de la Bible, d'après le vers : *Si Lyra non lirasset, Lutherus non saltasset*. Mais, comme dans un pays luthérien tout honneur doit appartenir à Luther, Lyra doit être l'instrument du Saint-Esprit.

“ Le jugement porté sur l'Eglise catholique ainsi que sur l'Eglise grecque est, comme on doit naturellement s'y attendre, peu flatteur ; mais consolez-vous, mon cher : celui qu'on porte sur le protestantisme tel qu'il existe ailleurs qu'en Suède, ressemble assez au premier. Partout ailleurs, notre auteur voit la décadence de l'Eglise protestante. En Angleterre comme en Amérique, il voit mille sectes qui se déchirent et finissent par se réfugier dans l'Eglise catholique romaine, laquelle s'accroît par là chaque jour. Dans la Suisse, les cantons protestants ont à combattre contre l'irrégion et le rationalisme. “ En Allemagne, dit-il, la réforme ne signifie plus dans l'opinion du grand nombre, ce qu'elle était : une protestation contre toute autre autorité que la parole de Dieu ; mais une protestation contre tout ce qui restreint le jugement particulier. Le calme sérieux de l'Allemand s'est changé en grande partie en désir de la nouveauté, et la recherche de la vérité a fait place au doute et à l'hypercritique. Ceux mêmes qui veulent être réputés appartenir au bon côté, ne se sont pas approprié le christianisme dans son entier. Ils chancellent et se contredisent dans leurs confessions, et se courbent devant l'apparence seule du savoir. La liberté d'enseignement est pour l'écrivain allemand ce que l'égalité est pour le frivole Français. La voix qui signale l'excès, qui rappelle à l'ordre, se perd dans le tumulte ; grand est le temple de la Diane d'Ephèse.”

Après avoir nommé et censuré les différentes sectes en Allemagne, l'archevêque passe au rationalisme, “ qui, dit-il, continue à miner les fondements de la doctrine et à abattre les murs de son temple. Weyscheider donne continuellement de nouvelles éditions de sa Dogmatique, où l'epicrisis enlève ou fait sauter les dogmes l'un après l'autre. Rohr, dans son ample Bibliothèque des Prédicateurs, prêche ou laisse prêcher la mort du christianisme. Bretschneider, qui, dans sa *Clavis*, détourne plus ou moins le sens de l'Ecriture, publie des écrits ou des romans tour à tour contre le catholicisme et le véritable protestantisme, etc.”

L'archevêque n'est pas plus content du supernaturalisme qui combat le rationalisme. Ses partisans eux-mêmes, dit-il, “ se fondent plus sur la réflexion que sur la Bible, (Rheinard, leur chef, niait la réalité du *unio mystica*, qu'il considérait seulement comme une figure,) et ils s'efforcent de rendre par toutes sortes d'accommodations le christianisme aussi commode que possible pour l'homme naturel.”

En passant en revue les différents systèmes de philosophie allemande, notre auteur lance son anathème sur tous. “ Ce n'est pas seulement la théologie, dit-il entre autres de Hegel, mais le christianisme en général, qui a à se plaindre de la philosophie de Hegel, philosophie qui a pu produire des géans, assez hardis pour escalader le ciel, tels que Strauss, Bauer, Feuerbach, etc. Donc, conclut-il enfin, donc la vraie Eglise” (qui est catholique et qui a l'unité pour but) se trouve uniquement en Suède. Pour arriver à son grand but *un seul troupeau pour un seul berger*, les différentes Eglises ont besoin de s'instruire et exhorter mutuellement. Notre auteur “ considère l'Eglise de Suède comme n'ayant besoin ni de nouvelles doctrines qui viennent du levant, ni de nouvelles formes qui viennent du couchant, bien qu'elle reçoive avec gratitude tout ce qui accroît la connaissance de la vérité, et ranime le zèle pour le bien.”

Comment se fait-il que l'Eglise de Suède soit restée ainsi *fidèle à la foi de ses pères* ? C'est que, depuis le changement de religion, comme on a la précaution de le faire jurer à chaque individu qui est ordonné *prêtre*, on y est resté fidèle au principe *de prêcher la parole de Dieu comme l'Eglise la comprend*, et de croire que *l'explication de l'Eglise est conforme à la parole de Dieu même*, par conséquent infallible ; c'est qu'on interdit, pour plus ou moins longtemps, le ministre qui se hasarde à changer la doctrine le moins du monde, comme le recteur Almqvist vient de l'éprouver il y a quelques semaines, pour avoir prétendu que *l'Ecriture était l'unique règle de foi* pour tout protestant, et que les livres symboliques *qui se contredisent* ne peuvent pas l'être ! La crainte de ne pas obtenir de l'avancement, au moins à mesure que la famille augmente, contient dans de justes limites ou rappelle entièrement les brebis égarées. On l'a vu, à l'occasion d'un autre ministre docteur en philosophie, Ignelli, qui a donné dernièrement une critique des principaux dogmes luthériens, où il demandait, entre autres, la liberté de conscience pleine et entière, naturellement pour pouvoir enseigner librement le *rationalisme*, dont la plupart des ministres et des professeurs doivent être imbus ; mais une petite menace du chapitre l'a, dit-on, ramené au bercail. Avant que la liberté de la presse ne fût accordée (1809), on veillait encore bien plus à ce que “ dans la chère patrie il y eût un culte pur et non corrompu.”

Alors les rois ou les reines, comme chefs de l'Eglise censuraient les prêtres et les évêques. “ C'est ainsi, par exemple, que pour conserver l'unité de la religion qui se trouvait menacée de quelques changements, parce que l'évêque d'Abo avait publié, de sa propre autorité, un catéchisme en langue suédoise, la reine Hedvige-Eléonore se vit forcée, en 1663, de défendre, de tout le pouvoir qui lui avait été accordé de Dieu pour le bien-être de son Eglise, d'imprimer et de répandre ce catéchisme dans le royaume, sous peine de la disgrâce royale et de grandes punitions.”

“ Mais rien n'a autant servi pour conserver le luthéranisme pur et non

corrompu que la défense absolue d'exercer aucune autre religion dans le pays, et d'imprimer quelque livre que ce soit qui ait rapport à une autre religion ; défense maintenue même depuis que la liberté de la presse a été établie dans le royaume. Après un très-grand nombre de suppliques, adressées aux Etats et au roi, par les vicaires apostoliques reconnus dans le pays depuis 1779, l'exercice libre de la religion catholique a été accordé ; mais on a exigé que le catéchisme fût mis entre les mains du clergé luthérien, dont les membres catholiques le recevraient. Maintenant on en a un plus grand, en 4 feuilles d'impression, qu'on s'est hasardé à ne pas mettre entre les mains du clergé protestant, et cela a jeté l'épouvante dans tout ce corps. Voici comment s'exprime à cet égard le livre de l'archevêque, déjà cité, sous le titre : *le Catholicisme en Suède*. Il dit : “ On aurait dû croire que ce titre devrait manquer ici ou être vide de sens : mais il n'en est pas ainsi. La Suède a reçu dans M. B. L. Studach, un vicaire apostolique.” (Moi qui ne suis pas un savant, et qui suis moins versé encore dans l'histoire de Suède, je sais qu'il y a eu, avant M. Studach, trois autres vicaires apostoliques reconnus par le gouvernement de Suède.)

“ Après avoir fait une quête auprès de ses coréligionnaires et reçu des secours du pape même, M. Studach a élevé, à Stockholm, une chapelle catholique, qui a été bénite avec les cérémonies ordinaires, accompagnées d'un sermon suédois, le 16 septembre 1837. Nous désirons qu'au milieu d'un peuple, dont les plus nobles forces ont été employées, et dont le roi le plus glorieux a donné sa vie pour la confession de l'Evangile, cet établissement ne pervertisse pas beaucoup de fidèles (1).”

“ Mais voici qui est plus remarquable : Même des catéchismes catholiques en suédois ont paru dans les derniers temps, et une école d'enfants a été établie auprès de la chapelle (2) ; ce qui a donné sujet à de sérieuses réflexions de la part de l'ordre ecclésiastique à la diète de 1840-41, comme on peut le voir dans son protocole.”

D'après tout cela, ne semble-t-il pas que, pour écrire l'histoire ecclésiastique de la Suède actuelle, il suffirait de copier mot pour mot une de ces histoires furibondes du moyen âge, où l'on ne prendrait que le soin de changer les noms propres ?

“ Je termine ma lettre en vous annonçant un événement qui, au dire du journal le plus libéral en Suède, l'*Aftonblad*, vient d'éveiller une attention plus qu'ordinaire dans la capitale.

“ Il s'agit, dit ce journal, de l'arrivée d'un ministre anglais, le révérend M. W. Palmer, de la secte des puseyistes, qui, comme on le sait, travaillent contre l'idée du protestantisme et la liberté de la pensée, et qui pour pouvoir faire plus de prosélytes en Angleterre, tendent à se réunir ouvertement à l'Eglise romaine. C'est dans le même but que M. Palmer vient de faire un voyage en Russie. Jusqu'à quel point a-t-il l'intention de s'établir sérieusement en Suède ? Nous l'ignorons, quoiqu'il ait fait certaines démarches qui révèlent un pareil désir. Nous doutons cependant que cette nouvelle propagande fasse quelques prosélytes en Suède ; et nous avons lieu de croire que l'autorité aura acquis assez d'expérience par suite du scandale que le méthodisme a fait, pour trouver nécessaire de ne pas permettre un prosélytisme encore plus dangereux que l'autre, d'autant plus que notre propre clergé, s'il accomplit sa vocation, doit bien suffire à nous enseigner le dogme autant que nous en avons besoin.”

“ Ainsi parle le journal libéral par excellence, le plus grand ennemi du clergé suédois, qui à chaque instant se plaint de l'oppression du protestantisme en France.

Votre très-dévoué, etc.”



BULLETIN.

Nouvelles d'Europe.—Bénédiction de la première pierre de l'église St. Patrick.—Du rationalisme.

L'*Hibernia* parti de Liverpool le 5 septembre nous apporte des nouvelles d'Europe. Nos journaux français, comme de coutume, ne nous sont pas livrés encore et nous n'en pourrions faire d'extraits que dans notre prochain numéro. Une nouvelle qui surprendra bien des personnes c'est le voyage en France de la reine d'Angleterre et de son époux le prince Albert. Les journaux donnent de longs détails sur la splendeur de la réception au Tréport et au château d'Eu, où se trouvait Louis Philippe et toute sa cour ; nous reproduirons ces détails. Cet événement en soi n'a rien que de naturel, et nous sommes loin d'en rien conclure de sérieux pour l'amitié et la paix future des deux nations ; car nous ne sommes plus au temps où les rois et les reines avaient dans leurs mains la paix ou la guerre, l'avenir et le sort des nations. Dans les gouvernements constitutionnels, les princes peuvent très bien se faire des visites d'amitié et de politesse, tandis que leurs cabinets sont en guerre, et que leur peuple s'entregorgent sur des champs de

[1] Pendant que les catholiques étaient obligés de célébrer leur culte dans les prisons de la ville où ils payaient annuellement un loyer de 400 francs pour une petite salle au deuxième étage, on ne craignait pas ; mais depuis qu'on voit une foule immense se porter les jours de fêtes dans cette église, malgré la défense, sous peine de 30 thalers, affichée à la porte d'entrée, on croit qu'il n'est pas impossible, dans un temps d'indifférence où l'on s'abandonne aux apparences, qu'un grand nombre se laisse parvertir, malgré la loi d'exportation qui pèse encore sur quiconque se hasarderait à quitter le luthéranisme pour une autre religion quelconque.

(2) Cette école existe depuis plus de 50 ans.

bataille ; ce sont choses souvent où ils ont moins de part que personne, car un roi constitutionnel, selon l'adage de la politique, règne, mais ne gouverne pas. Cependant ce voyage témoigne des bons rapports entre les deux gouvernements ; et comme Louis Philippe, par exception aux règles constitutionnelles, règne et gouverne à la fois, il est évident qu'on serait mal reçu en ce moment plus qu'à jamais à lui proposer de faire le Napoléon contre cette jeune reine qu'il reçoit avec une courtoisie chevaleresque, une galanterie toute juvénile et toute française. Il y a longtemps, pensons nous, qu'un roi de France n'a reçu à sa cour un souverain anglais. Depuis Jacques II qui vint y chercher l'exil et la mort, aucun roi d'Angleterre, si l'on en excepte George IV qui traversa la France incognito et sous un nom emprunté, ne vint visiter cette contrée si longtemps ennemie. Mais après une paix inouïe de vingt-huit ans, qu'ont de mieux à faire les rois de l'Europe qu'à se donner, comme leurs heureux sujets, le plaisir des promenades et des visites intimes ? Louis Philippe, ce Nestor de la politique, et qu'on pourrait aussi justement nommer le prince de la paix, a su mettre tant de calme dans les relations internationales de l'Europe, tant d'équilibre dans les intérêts rivaux de ses voisins ; il a su tirer un parti si habile de ce sage repos, de cette paix si longue qu'on n'a pas mémoire d'en avoir vu une semblable, qu'il semble aujourd'hui que les rois et les reines se trouvent chez eux quand ils parcourent les villes et les royaumes étrangers. Les partisans de la paix à tout prix ne manqueront pas de proclamer notre âge d'or et de vanter bien fort cette royale visite. Et dans le fond nous ne savons trop ce que leurs adversaires pourraient objecter à la vue des avantages incontestables de la paix, de la prospérité matérielle qu'elle a apportée à la France, de l'augmentation de force, de puissance qu'elle lui a donnée et de l'influence universelle qu'elle a attachée à son nom. Il en coûtera certainement beaucoup à ce pays, tout amoureux qu'il soit de gloire militaire, d'échanger cette prospérité et cette gloire paisible contre les éventualités d'une guerre, quelques grands qu'en puissent être les prétextes dans l'avenir. Il y a donc certitude morale que les deux pays rivaux par position et par caractère, ne se battront de sitôt et que les souverains de France et d'Angleterre pourront se visiter longtemps, sans que des flottes croisent autrement dans la Manche que pour les protéger, sans que les batteries des forts retentissent autrement que pour les saluer. N'a-t-on pas entendu la musique des carabiniers français jouer le *God save the King* ! O vieux grognards de la grande armée, où êtes vous ? N'est-ce pas qu'il y a là de quoi vous faire arracher la moustache d'étonnement et de rage ? Si on vous eût dit cela il y a dix ans seulement ? Calmez vous cependant : les Cosaques ne sont pas à Paris, et votre honneur n'est compromis en rien, seulement notre époque comprend la gloire et le bonheur d'une nation différemment de la vôtre. Au fond nous sommes les mêmes, ce sont les choses qui sont changées, et il faut prendre les événements comme le tems nous les donne : car chaque âge a son caractère et sa mission providentielle : de votre tems c'était la guerre et la gloire des armes ; du nôtre c'est la paix et la gloire des arts, des lettres, des sciences, de l'industrie, c'est l'amour de l'humanité : à chacun son lot, ses devoirs et sa part de bonheur et de récompense.

La reine a prorogé le parlement en personne le 24 août dernier. Son discours eut surtout pour objet les troubles de l'Irlande que ses ministres lui ont fait hardiment condamner. Elle a, dit-on, élevé la voix avec beaucoup d'énergie quand elle a lu cette partie du discours ministériel. C'est être bien obéissante pour une reine. Car il n'est pas douteux que son cœur de femme et de jeune reine ne la fasse secrètement sympathiser avec ce qu'il y a de vraiment noble, de grand, de généreux, de touchant même dans ces démonstrations d'un peuple martyr depuis des siècles, qui, malgré l'oppression la plus honteuse et la plus révoltante, demeure debout encore avec une énergie et une constance incomparables, pour demander sa liberté perdue, pour attendre une justice et qu'on lui a refusée mille fois : d'un peuple qui pourrait s'armer combattre ses oppresseurs, car il est fort et il a la protection du bon droit, et qui ne combat que pour ceux qui l'oppriment : d'un peuple enfin qui fait l'admiration et gagne la sympathie de tout l'univers. Oui, il est impossible que cette jeune femme lui jette d'elle-même des paroles de menace et de haine. Mais la politique a ses exigences, et en réponse à ce discours qui le condamne lui et son peuple, O'Connell, bien plus véritablement roi que Victoria, répondra par des cris de VIVE LA REINE ! mille fois répétés. C'est qu'il comprend

le métier de roi ; c'est qu'il sait que si un ministère est obligé de se garantir des anathèmes populaires en jetant son nom en pâture aux haines des partis et aux antipathies religieuses et nationales, ce ministère l'estime à sa valeur et le redoute à l'égal de son plus terrible ennemi. Ainsi la violence du discours du trône, toute explicite qu'il soit, ne prouve rien. On fait mine de se fâcher aujourd'hui pour offrir au grand agitateur des concessions et une justice partielle demain. Et il les acceptera sans le rappel, qu'il n'obtiendra pas. Nous n'oserions dire qu'il fit mal : car il est peut être plus avantageux à l'Irlande elle-même de laisser au tems le soin de détruire l'union, et le tems la détruira assurément, que de tenter de la briser par les armes, seul moyen possible aujourd'hui et dont le succès n'est pas du tout assuré. Quoiqu'il en soit on se préoccupe beaucoup de l'attitude du ministère nettement formulée par le discours royal, et des progrès simultanés de l'agitation. Le *Tablet* de Londres fait un parallèle entre ce discours et ceux d'O'Connell, et l'on pense bien que l'avantage n'est pas au premier. En effet O'Connell a la puissance et l'appui de huit millions d'hommes prêts à prendre les armes demain pour sa cause ; il s'entend applaudir chez lui comme à l'étranger ; sa parole a la force que donne la conviction et la justice d'une sainte cause ; c'est Dieu et la liberté qui parlent par sa bouche. Ses adversaires tremblent sous l'orgueil de leur parole ; ils ont honte de se sentir faibles avec leurs cent mille soldats ; ils rougissent de leur rôle d'oppressés, et ils se sentent petits devant ceux qu'ils foulent aux pieds ; ils entendent de toutes parts des malédictions sur leur tyrannie et des vœux pour l'Irlande : voilà le secret du mérite si différent des paroles de l'un et des autres.

Esperero, arrivé à Portsmouth le 21 août à bord du *Malabar*, se remit en mer aussitôt sur le bateau-à-vapeur le *Prométhée* pour aller chercher au Havre-de-grâce la duchesse de la Victoire et sa fille, et le 23 il entra dans la rade de Woolwich. Il se rendit incontinent à Londres où il descendit à l'Hôtel-Mivart avec sa suite. Il y reçut les jours suivans toutes les visites auxquelles son rang élevé lui donnait droit. Il fut visité par le prince Albert lui-même qui lui ménagea une visite à la reine pour les jours suivans au palais de Windsor. Dans un conseil de la cité on résolut, non sans quelque opposition, de lui offrir un banquet auquel seront invités tous les conseillers. Nous donnerons vendredi tous les détails concernant l'arrivée en Angleterre de l'ex-régent. Nous dirons seulement aujourd'hui qu'il avait l'air très abattu et qu'il protestait même devant ses amis les Anglais, contre l'intention qu'on lui attribuait d'avoir voulu soumettre son pays à l'Angleterre.

Une émeute avait eu lieu à Jérusalem parce que le consul français avait arboré sur son hôtel les couleurs nationales le jour anniversaire de la révolution de juillet. On ignorait le résultat de cette émeute et des mesures prises pour faire droit à chacun.

Des troubles avaient éclaté dans le royaume de Naples par suite desquels un commencement de révolution avait agité la légation de Ravenne. Le légat avait heureusement comprimé la révolte et saisi les principaux conjurés. Le duc de Modène était impliqué dans le complot.

Barcelone est de nouveau livrée à l'agitation : la junte qui avait fait sa soumission à la junte suprême de Madrid s'est de nouveau proclamée indépendante. Il n'y a cependant jusqu'à présent que des manifestes et des protestations.

Un bâtiment français chargé de munitions de guerre destinées aux *republicains* a été saisi par les autorités anglaises sur les côtes d'Irlande.

Toutes ces nouvelles sont données par les journaux anglais : nous ne pourrions donner d'extraits de nos journaux de Paris que dans notre prochain numéro.

Hier était un beau jour de fête pour la population irlandaise qui depuis si longtemps désirait qu'une nouvelle église fût élevée dans cette ville, afin de répondre aux besoins chaque jour plus pressans de cette nombreuse congrégation. Enfin leurs vœux si légitimes vont être comblés : une vaste église, dont le plan est magnifique, va bientôt s'élever sur un des plus beaux emplacements de la ville. Elle dominera par sa position toute cette partie de la cité formant ou avoisinant le faubourg des Récollets ; elle répondra dignement par son étendue et la richesse de sa construction à l'importance de la population à laquelle elle est destinée. Jusques-là, obligés de se diviser dans les églises de Bonsecours et des Récollets, bien insuffisantes encore à contenir ces nombreux catholiques, ils ne pouvaient jouir des pompes reli-

gieuses, donner à leur culte l'éclat qu'ils aiment, eux si avides de cérémonies et de démonstrations religieuses, eux les enfans si pleins de foi de l'Ile des Saints, de cette Irlande qui a combattu dans tous les tems avec un courage et une persévérance héroïques pour sa foi et sa liberté. A présent ils pourront enfin se croire libres, ils se trouveront heureux en possédant ce temple un des plus beaux de cette ville et de ce pays, et leur attachement et leur dévouement à leur foi ne fera que s'accroître en se voyant si favorisés par la providence. Ces sentimens on les lisait sur tous les visages pendant cette sainte cérémonie.

Dès huit heures du matin la congrégation irlandaise, précédée de la musique du 71^e régiment, se rendit à Notre-Dame où Mgr. célébra le saint sacrifice de la messe. Après un sermon prêché en anglais par M. O'Brien, la procession se mit en marche pour se rendre à l'église St. Patrick en construction. Toutes les cloches sonnèrent en grande volée annoncèrent le départ. La musique militaire ouvrait la marche, puis suivaient les diverses sociétés avec leurs magnifiques bannières. Un grand nombre de petits étendards flottant dans les rangs, les bâtons ornés de rubans verts des maîtres de cérémonie, les diverses décorations des officiers et des membres des diverses sociétés, tout cet ensemble, d'ornemens donnait à cette partie du cortège un aspect solennel. A la suite des sociétés marchait un nombreux clergé, précédant l'évêque en habits pontificaux; puis les autorités de la ville, les marguilliers le barreau etc.; une foule compacte de personnes de tout rang fermait la marche. Arrivée à l'emplacement de l'église St. Patrick la procession s'arrêta et se rangea avec un ordre parfait en amphithéâtre, le clergé au centre. Mgr. procéda à la bénédiction suivant le cérémonial. Sept pierres angulaires avaient été préparées et placées au milieu de la partie de l'édifice qui doit former le chœur. Après la bénédiction chacune de ces pierres fut transportée par quatre hommes à chacun des angles de l'édifice; et en même tems les personnes notables auxquelles l'honneur de les poser était réservé se rendirent au lieu marqué à cet effet. Ces pierres avaient chacune leur destination commémorative. La première fut posée par l'évêque au nom du clergé et des marguilliers; la seconde par son Honneur le Maire et la Corporation; la troisième par l'Hon. Orateur de la Chambre au nom du Parlement; la quatrième par son Honneur le Juge en Chef, au nom du barreau; la cinquième par le président de la société de tempérance irlandaise; la sixième par le président de la société de St. Patrick; la septième par le président de l'*Hibernia Society*. Durant ce tems les chants religieux se faisaient entendre, et la musique exécutait ses pièces les plus brillantes et des airs nationaux irlandais, qui semblaient faire oublier à ces bons catholiques toutes leurs souffrances et tous leurs maux passés. Une foule immense couvrait la place de l'église et offrait le coup d'œil le plus imposant.

Après la cérémonie, le clergé se remit en ordre de procession pour se rendre à l'église paroissiale. Les citoyens se dispersèrent dans toutes les directions.

On a vu par l'article de fonds de notre dernier numéro, Du JUDAÏSME RATIONALISTE, une preuve nouvelle des aberrations du funeste principe protestant. Il ne faudrait pour combattre la grande erreur luthérienne qu'énumérer les écarts où sont tombés les partisans du rationalisme dans tous les lieux et dans tous les tems. Rien ne montre mieux que cela l'orgueil et la pauvreté de l'esprit humain; et Luther le connaissait bien cet orgueil funeste quand il lui offrait l'appas séduisant de ses doctrines, quand il proclamait la souveraineté exclusive de la raison et du libre examen dans l'ordre religieux. Ce fut en vain que dès lors lui et ses sectateurs voulurent retenir des dogmes primitifs, une foi quelconque à des vérités révélées. Cette prétention était absurde une fois l'indépendance de la raison proclamée. Malgré tous leurs efforts les sectes protestantes se divisèrent sans fin, sans cesse, s'annihilèrent enfin pour aboutir à un rationalisme pur, qui alla jusqu'à nier Jésus-Christ. L'impulsion en effet était donnée, et Luther le savait bien quand il se révoltait contre l'église. De quel droit pouvait-il imposer une croyance quand il avait dit: Voilà un livre que vous accepterez sans conséquence, que vous interpréterez d'après votre propre esprit; tout ce que votre raison condamnera sera faux; tout ce que vous croirez vrai le deviendra pour vous, mais non pour les autres, car chacun est devenu libre par l'émancipation de la raison humaine; tirez de ce livre une religion sans vous inquiéter de ce qui aura été cru et enseigné, vous êtes autant que la tradition, vous êtes plus que

l'église; l'église c'est la bible interprétée par la raison de chacun. Aussi durant sa vie changea-t-il de doctrine à toute occasion; aussi ceux qui le suivirent, tout en le vénérant comme un prophète, ne se firent-ils pas scrupule de changer tous les jours; et depuis ce tems le libre examen produisit les mille sectes protestantes, prôlées par les docteurs catholiques, se divisant, se contredisant avec une raison et une conséquence de droit rigoureuses. Il produisit les philosophes et les incrédules du siècle dernier, qui admettant le principe tirèrent toutes les conséquences, sans se soucier de conserver des dogmes et des vérités de convention, plus conséquens en cela que leurs maîtres protestans. Il produisit les éclectiques et les panthéistes de ce siècle qui, toujours avec la même logique rigoureuse, examinant, jugeant toutes les religions, avec le seul flambeau de la raison humaine, n'ont pu admettre de dogmes, ont fait de tous les symboles, de toutes les croyances, de toutes les philosophies, un tout incohérent et monstrueux qu'ils ont nommé philosophie, religion, système, et qui n'est autre chose que le tableau désolant des égaremens de la raison abandonnée à elle-même. Il produisit enfin, ce principe fécond en erreurs de tous genres, l'incrédulité juïaïque qui commence comme l'incrédulité de tous les tems, en mettant d'abord la raison à la place de la foi, en essayant de conserver avec cela des croyances et une sorte de religion humaine, et qui finira aussi comme tous les systèmes, par la négation et un athéisme déguisé.

Nous sommes loin toutefois de nous attrister de tant d'égaremens: ils prouvent chaque jour avec plus d'évidence la faiblesse de cette orgueilleuse raison et l'impossibilité d'asseoir sur un fondement durable des théories humaines. Ils amènent chaque jour à nous des esprits déçus de ces chimères, fatigués de ce chaos et de ces ruines sans fin. L'esprit d'erreur travaille réellement au profit du catholicisme. Il y a une expérience que doivent faire les sectaires et les philosophes; c'est celle de leur insistance et de leur pauvreté. Après avoir parcouru le cercle de tous ces erreurs qui se suivent et s'enchaînent comme des conséquences, ils finissent par se retrouver à leur point de départ. Alors il ne leur reste plus que la négation absolue ou la foi humble et soumise; car le doute n'est plus possible. Or la négation, c'est le désespoir, c'est la mort; la foi c'est l'espérance. c'est la vie; et qui n'a pas besoin de vivre et d'espérer? C'est par ce chemin que tant d'hommes de toutes les religions, de toutes les philosophies viennent au catholicisme depuis quelque tems. Il se fait depuis quelques années un travail universel dans les intelligences, et de ce cataclysme intellectuel surgit l'immuable et éternelle vérité catholique, qui offre un refuge à tous ceux qui se traînent au milieu des débris et des ruines des systèmes humains. C'est là que viendront sans cesse ces hommes de bonne foi un instant abusés; c'est là que viendront eux-mêmes ces chercheurs de vérités qui combattent pour l'erreur; c'est là que viendront aboutir bon gré malgré, les deux grandes erreurs des deux derniers siècles, le protestantisme et le philosophisme. Les conséquences de leur principe commun les entraînent, car rien de si impitoyable qu'un syllogisme; et s'il y a encore tant d'hommes qui luttent contre la vérité, qui refusent d'avouer leur défaite, demandez en la raison aux passions seulement.

La demande d'un abonné, toute juste et légitime qu'elle soit, n'est pas réalisable en ce moment. L'ouvrage en question ne peut permettre d'extraits, et il ne peut que difficilement s'analyser: il faut l'étudier dans l'auteur même.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE.

— Nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion d'entretenir nos lecteurs de l'Œuvre de la Sainte-Enfance. Nous sommes à même de donner encore quelques détails sur la rapidité avec laquelle elle se propage et sur les sympathies qu'elle fait naître partout où elle est annoncée.

Cette Œuvre, éminemment religieuse et sociale, on appelle à elle tous les enfans chrétiens, devait par cela même intéresser sans distinction toutes les classes de la société.

Depuis le moment où Mgr. l'évêque de Nancy est monté dans les chaires de la capitale pour la faire connaître, la parole forte et puissante du prélat-missionnaire a entraîné tous les cœurs, et les pères et les mères de famille ont enrôlé par milliers leurs fils et leurs filles sous la nouvelle bannière de la Sainte-Enfance. Ce te première manifestation de l'opinion religieuse n'étonnera personne, lorsqu'on saura que l'évêque français convoie de sa protection Œuvre qui intéresse si vivement l'avenir de la religion dans les vastes contrées de l'Asie.

Des circonstances particulières ayant appelé Mgr. l'évêque de Nancy à Bruxelles, où il a administré le baptême à son neveu, fils de M. le duc de Beaufort, l'infatigable prélat, après en avoir conféré avec Son Excellence Mgr. Pecci, nonce du pape près le roi des Belges, avec Son Eminence le cardinal archevêque de Malines et avec les autres évêques, a commencé dans ce royaume le cours de ses prédications apostoliques. Partout, même zèle du côté du clergé, même empressement du côté des fidèles pour l'Œuvre de la Sainte-Enfance. A Verviers, à Bruxelles, à Louvain, elle a été accueillie avec le plus vif enthousiasme. Reçu en audience particulière par le roi et par la reine des Belges, Mgr. l'évêque de Nancy a eu l'honneur de les entretenir pendant quelques instans de l'Œuvre de la Sainte-Enfance. La pensée du vénérable prélat a été comprise, et l'Œuvre a été placée par le roi et la reine des Belges, sous la haute et spéciale protection de LL. AA. RR. le duc de Brabant et le comte de Flandre.

En Hollande, même désir de la part des évêques d'agréger les enfans à cette Œuvre. Deux d'entre eux l'ont déjà exprimé à Mgr. l'évêque de Nancy.

Traduite dans plusieurs langues, la Notice sur l'Œuvre de la Sainte-Enfance va être envoyée en Savoie, en Suisse, en Angleterre, en Allemagne, en Pologne, en Amérique même, ou tout porte à croire qu'elle aura les plus grands succès. Deux prélats des plus distingués de ces contrées, Mgr. l'évêque de New-York et Mgr. l'évêque de Cincinnati, en ont donné à Mgr. de Nancy la consolante conviction.

A son retour de la Belgique, Mgr. de Forbin-Janson a parcouru les diocèses de Cambrai, d'Arras, d'Amiens, de Beauvais, de Soissons. Le prélat n'a trouvé sur son passage que des cœurs déjà disposés en faveur de l'Œuvre par les évêques de ces diocèses ; et il a heureusement confirmé, par l'autorité de sa parole, ces bonnes dispositions. Le clergé est venu en corps lui présenter l'hommage du respect et de la vénération qu'inspirent tant de zèle et tant de vertus. A Noyon, Mgr. de Nancy a parlé de l'Œuvre de la Sainte-Enfance en présence d'une population nombreuse accourue pour l'entendre : Mgr. l'évêque de Beauvais présidait cette imposante réunion. Arrivé à Soissons, Mgr. de Forbin-Janson s'est rendu le soir même dans l'église cathédrale, où il était attendu par Mgr. de Simoni, son ami d'enfance, et par une foule avide de le revoir, car il avait laissé dans cette ville de bien précieux souvenirs. Le jour de la fête de l'Assomption, Mgr. l'évêque de Nancy a officié pontificalement, et après la messe, le chapitre est venu le complimenter. Le soir, il a prononcé un discours qui a vivement attendri l'auditoire. Le lendemain, le prélat a réuni tous les enfans dans l'église cathédrale, leur adressé une allocution des plus touchantes, et les a bénis. Le passage de Mgr. l'évêque de Nancy dans cette ville, comme dans toutes les autres qu'il a évangélisées, laissera des impressions profondes.

Avec tous ces élémens de succès, est-il surprenant que l'Œuvre de la Sainte-Enfance se propage avec rapidité, et que chaque ville, évangélisée avec tant de zèle, compte déjà plusieurs milliers de souscriptions.

Si, comme nous n'en doutons pas, les vœux du vénérable pontife, fondateur de l'Œuvre, sont exaucés, ce sera un bien beau spectacle que celui qu'offrirait l'enceinte chrétienne de l'Europe et de l'Amérique s'unissant pour porter secours aux enfans des pays infidèles. Association sainte, pieuse et pacifique croisade, destinée à régénérer des contrées immenses et à y faire briller le double flambeau de la foi et de la civilisation ! Pour apprécier la noblesse et la pureté des motifs qui l'ont fait établir, pour reconnaître son incontestable utilité et ses précieux résultats, il n'est pas nécessaire d'être chrétien, il suffit d'être homme.

INDÉS.

Manille.—Une lettre, en date du 5 avril, confirme la nouvelle de l'immense désastre dont cette ville a été le théâtre, et contient d'autres faits intéressans que nous devons reproduire. Notre traversée de Batavia à Manille, dit le correspondant, a été pleine d'intérêt ; presque tous les jours nous étions en vue de terre. En traversant la mer de Java, nous avons été chassés par deux proas (navires japonais de la grandeur des corvettes), montés par des pirates ; et ce n'est que grâce à la nuit, en éteignant toutes les lumières et changeant de route, que nous avons pu leur échapper. Ces pirates venaient des îles Mindou et Célèbes.

Pendant le mois dernier, il a éclaté, à Manille, une insurrection qui avait pour chef un prêtre catholique. Cet ecclésiastique avait apostasié, s'était fait le missionnaire d'un nouveau schisme, et il prêchait dans cette ville, faisant de nombreux prosélytes, lorsqu'il fut chassé par les autorités qui le menacèrent de la mort, s'il osait rentrer. Il se mit alors à parcourir les villages et vit se grossir rapidement les rangs de ses sectateurs. Il se constitua alors chef de parti, et le gouverneur de Manille dut diriger contre lui un régiment. Mais, lorsque les deux petites armées se trouvèrent en présence, les soldats du gouvernement se révoltèrent, massacrèrent leurs officiers, et, conduits par le prêtre, marchèrent sur Manille. Pendant la nuit, ils escaladèrent les murailles d'un fort dans lequel ils prirent des armes pour les paysans qui les accompagnaient ; puis ils firent sauter ce fort. De là, ils allèrent à l'arsenal principal dont ils forcèrent les portes. Mais pendant ce temps-là, l'alarme avait été donnée, et le gouverneur s'avança contre eux, à la tête des troupes. Ils furent tous faits prisonniers ; le lendemain, il y en eut 62 de fusillés et 42 d'étranglés.

Samedi dernier, nous avons eu un incendie terrible, qui a détruit environ 2.000 maisons, et a menacé d'anéantir complètement la ville. Le spectacle que nous avons sous les yeux est horrible. On ne voit partout que des

ruines, au milieu desquels des milliers de personnes sont activement occupées à chercher les cadavres des victimes, qui sont nombreuses."

ÉTATS-UNIS.

—On écrit de Natchez au *Propagateur catholique*, en date du 28 août :

« Malgré la dureté des temps, les embarras pécuniaires qui en sont la suite, et les difficultés qui se rencontrent toujours dans un diocèse nouveau, où il faut tout créer, notre cathédrale commencée il y a environ dix-huit mois, est maintenant couverte ; on travaille à achever l'intérieur, et bientôt cet édifice pourra être ouvert aux fidèles qui jusqu'à présent n'avaient eu pour se réunir qu'un local provisoire et incommode. Le clocher s'avance aussi rapidement, et bientôt Natchez verra s'élever radieuse et dominer sur ses fertiles campagnes, le signe de la rédemption, la croix, qui en avait disparu, depuis le moment où les Français quittèrent cette ancienne colonie.

« Mgr. Chanche attend prochainement une cloche et un beau tableau pour sa cathédrale. Ces objets sont dus à la générosité du roi et de la reine des Français, qui envoient ces présens à l'église de Natchez à la sollicitation de M. de Bécourt, envoyé de France auprès du gouvernement des Etats-Unis. Ces dons religieux ne sont pas les premiers envoyés par le roi Louis Philippe aux catholiques des Etats-Unis ; plusieurs églises sont déjà ornées d'offrandes par ce prince et sa pieuse épouse."

Les catholiques seront tous, sans doute, heureux comme nous de voir Mgr. Chanche surmonter par sa patience, son zèle et son activité, les difficultés qu'il avait du nécessairement rencontrer à son arrivée dans son nouveau diocèse. Toutefois, il faut l'avouer, entouré de protestans qui en général comprennent et respectent la liberté de conscience, Mgr. Chanche n'aura point à lutter contre l'intolérance de l'impie et le fanatisme irréligieux de mauvais catholiques, ce qui est un immense avantage, et les bonnes œuvres qu'il voudra faire pour son diocèse ne seront point arrêtées par les conséquences déplorables du système anti-catholique qui entrave la marche du bien dans d'autres lieux.

Propagateur Catholique.

NOUVELLES POLITIQUES.

IRLANDE.

—Les journaux sont unanimes dans le jugement qu'ils portent sur la gracieuse habileté avec laquelle O'Connell a su faire la leçon aux radicaux de Paris. Le *National* lui-même se reconnaît vaincu, et son dépit perce à travers ses pasquinades. M. Ledru-Rollin disait dans sa lettre à l'agitateur irlandais : « Vous avez parfaitement saisi notre intention. » O'Connell lui répond : « Oui, nous nous entendons parfaitement. » Le *National*, de son côté, confirme ce matin la parfaite intelligence qui règne entre les agitateurs loyaux et religieux de l'Irlande et les républicains anti-monarchiques et pré-trophobes de Paris, quand il s'écrie :

« La réponse d'O'Connell, qu'on n'accusera pas assurément de manquer de chaleur, est restée d'ailleurs sur la ligne où il s'est placé depuis longtemps. Non seulement il est monarchique, mais dévoué ; non seulement catholique, mais dévot, et il ajoute à ses principes la recommandation des pratiques religieuses commandées par les prêtres. C'est là, comme il le dit lui-même, la liberté en quelque sorte *indigène* à l'Irlande (*genutne*) : le catholicisme l'entretient, la fomenté ; et il appuie la politique sur le dogme et le dévouement patriotique sur une foi aveugle. Nous n'avons pas à discuter aujourd'hui si cette voie est bien la meilleure et la plus durable ; nous l'acceptons comme un fait, et tout ce que nous pouvons dire, c'est que la démocratie française a planté sa tente bien au-delà. »

Ces lignes du *National* viennent à l'appui de tout ce que nous avons dit nous-même sur les dissidences qui séparent les Irlandais et les radicaux français. Sa déclaration de ce jour dissipe les doutes qui pouvaient encore rester dans l'esprit des Irlandais sur les véritables principes des hommes qui forment l'embryon de la république française. Nous appelons la sérieuse attention des journaux *the Nation*, *the Freeman's Journal*, et autres organes des repeaters, sur les sentimens exprimés par la feuille de la rue Lepelletier.

Il était bien certain que le *National*, après avoir attaqué les catholiques français, tout en seignant de diriger ses batteries contre les jésuites, ne pouvait tarder de persifler l'Irlande et son héros.

O'Connell est monarche que ; il est dévoué à la cause de la royauté

O'Connell est catholique ! pire encore ; il est dévot !

O'Connell observe et recommande les pratiques religieuses, ces mêmes pratiques que commandent les prêtres de l'Irlande !

Le *National* aurait pu ajouter à ces griefs qu'O'Connell aime et admire les jésuites. Mais il n'en fallait pas tant à la feuille radicale pour lancer contre O'Connell son anathème. Décidément MM. Marrast et Ledru-Rollin en seront pour leurs frais de correspondance et de beaux discours ; mais ils n'ont rien à espérer d'un peuple qui ne veut d'autre liberté que celle qui consiste à obéir aux lois et à pratiquer la religion de ses pères.

La leçon était trop éloquent pour que le *National* n'en comprit pas toute la portée. La spirituelle ironie d'O'Connell perce surtout dans les lignes suivantes, extraites de la lettre qu'il a adressée aux amis du *National* :

« Vous nous rendez justice en appréciant nos principes. Ce sont les principes de la liberté démocratique, mitigés et assurés par la stabilité d'une monarchie restreinte ; les principes de la liberté civile et religieuse assurant la justice pratique pour le gouvernement du grand nombre et la parfaite liberté de conscience, ce qui permet de combiner la liberté de la religion, la liberté de l'enseignement, la liberté de la presse et la liberté de tou-

tes les institutions populaires avec la permanence de l'autorité monarchique. Cette franche liberté ne peut-être maintenue et consolidée que sur la base du respect pour le sentiment religieux et de la sincérité désintéressée dans l'accomplissement des devoirs religieux."

Parler au *National* de liberté maintenue et consolidée par l'accomplissement des devoirs religieux, des devoirs commandés par des prêtres était le moyen le plus court et le plus sûr dont M. O'Connell pût user pour se débarrasser à tout jamais des sympathies compromettantes des radicaux français. L'Irlande ne pouvait regarder la mauvaise plaisanterie du 14 juillet comme un témoignage de sympathie. Mais en revanche, la presse française, les journaux de toutes les nuances d'opinions ont été unanimes, depuis que l'étendard de l'agitation est levé, à applaudir aux mouvements et aux progrès de l'Irlande. L'unanimité de la presse peut, à bon droit, être regardée comme exprimant l'opinion de la France; mais, de grâce, que pouvaient ajouter à un témoignage aussi solennel de sympathie les cent convives du restaurant Lemardelay!

FRANCE.

Visite de la reine d'Angleterre.—La polémique commence déjà dans nos journaux de l'Opposition sur le voyage de la reine Victoria en France. Il se perdent en conjectures sur le but de ce voyage; ils s'effraient de conséquences qu'il peut avoir. Le moindre présent, à leur avis, que Louis-Philippe puisse faire à S. M. B., ce sera un traité de commerce dans lequel les intérêts de la France seront sacrifiés, cela va sans dire, aux intérêts de l'Angleterre. Il prend aussi des scrupules constitutionnels assez singuliers: La reine d'Angleterre a-t-elle le droit de passer la mer sans un acte du Parlement qui le lui permette? Est-il bien sûr que la Charte ne défende pas au roi Louis-Philippe de recevoir des princes alliés?

En un mot, l'alarme est au camp. C'est un peu trop se presser d'avoir peur; car encore faudrait-il savoir avec certitude si ce terrible voyage aura lieu. Nous sommes seulement bien aises de rassurer le *National* et nos feuilles de l'Opposition sur un point qui paraît leur tenir au cœur; non, la reine Victoria ne violerait pas la Constitution anglaise en venant rendre une très-inoffensive visite au roi Louis-Philippe dans son château d'Eu. Les ministres anglais, depuis la révolution de 1688, ne jouent pas plus avec la Constitution de leur pays, que les ministres français avec la Charte depuis la révolution de 1830. Le roi ou la reine d'Angleterre n'ont pas besoin d'un acte du Parlement pour passer la mer. C'est le prince de Galles qui ne peut sortir du pays sans la permission du Parlement. La reine, si elle vient en France, aura avec elle un ministre responsable; voilà tout ce que la constitution exige. Quant au roi Louis-Philippe, nous ne pensons pas qu'il ait besoin d'un acte des Chambres pour recevoir dans ses châteaux qui bon lui semble, fût-ce la reine d'Angleterre. La Charte n'a pas prévu le cas; c'est vraiment dommage! Mais d'un autre côté, voici ce qui est vrai et ce que nos alarmistes savent parfaitement bien: c'est qu'un traité de commerce ne peut être passé entre les deux gouvernements anglais et français sans un bill du Parlement en Angleterre, sans une loi en France, et par conséquent sans l'intervention de nos Chambres. Ainsi ils voient dans la Constitution de l'un et de l'autre pays ce qui n'y est pas, et il font semblant de n'y pas voir ce qui y est.

Nous rougissons, en vérité, pour notre pays, de ses ridicules alarmes; probablement il sera fort peu question d'affaires entre la reine Victoria et le roi Louis-Philippe. Si la jeune et gracieuse souveraine de l'Angleterre vient passer quelques heures dans notre pays, ce ne sera pas, on l'imagine aisément, pour discuter les articles d'un traité de commerce, et pour tendre des pièges diplomatiques au roi des Français, qui a bien quelque expérience et quelque réputation d'habileté en matières d'état. Aussi les journaux anglais ne paraissent-ils pas effrayés le moins du monde à l'idée du voyage de leur reine et de son entrevue avec un prince qui passe assez généralement pour le politique le plus consommé de l'Europe. Ils sont constitutionnels, mais ils le sont sérieusement. Ils savent que le souverain, dans un pays où il y a soit un parlement, soit des chambres, ne peut rien sans ses ministres, et que ces ministres, qui sont responsables, ne font rien sans être assurés du concours parlementaire; ils n'ont pas peur que la reine Victoria, toute jeune qu'elle est, n'engage étourdiment sa signature et ne fasse payer à l'Angleterre les frais de la magnifique hospitalité qu'elle recevrait en France. Et pourtant voyez un peu: si le roi Louis-Philippe allait retenir la reine Victoria prisonnière? Il s'est vu de ces choses-là dans le temps passé! Oui, mais les journaux anglais sont de leur siècle. Pour l'honneur de la France, nous voudrions bien que nos journaux de l'opposition fussent un peu du leur, et que le voyage de la reine d'Angleterre ne leur inspirât pas de si grotesques réflexions.

Que faudra-t-il donc voir dans ce voyage, s'il a lieu, comme nous le désirons très-vivement? Une haute et très-éclatante marque de bienveillance que se donneront, au nom des deux grands pays qu'ils représentent: le roi des Français et la reine d'Angleterre. Nous sommes loin de croire ces démonstrations inutiles. Elles frappent l'imagination des peuples; elles cimentent les bons rapports; elles sont, pour ainsi dire, le symbole de cette civilisation pacifique qui tend tous les jours d'avantage, pour la gloire de notre temps et pour le bonheur des peuples, à remplacer l'ancienne civilisation où plutôt l'ancienne barbarie du droit de guerre. Nous sommes on le sait pour les voyages princiers, et si nous avions jamais eu du doute sur les bons effets de ces voyages, nous n'en aurions plus en voyant le dépit qu'ils causent à certaines gens. Il reste quoi qu'on en dise, un grand rôle dans notre temps aux rois et aux princesses. Il leur appartient de donner aux peuples, par

leur exemple, des leçons de conciliation, des idées de paix et de bienveillance, de rapprocher les partis entre eux et les nations entre elles. La reine Victoria ne nous sacrifiera pas plus les intérêts et la politique de son pays, que le roi Louis-Philippe ne lui sacrifiera les nôtres. L'entrevue des deux souverains n'en sera pas moins, aux yeux de l'Europe, un gage de paix et d'union. Et quand ce ne serait qu'une simple politesse? Le *National* avec ce ton railleur qu'il prend à l'occasion, ne faisait-il pas remarquer dernièrement qu'aucune des cours de l'Europe n'avait rendu à nos princes aucune visite? Eh bien! le *National* n'aura plus à reprocher à l'Angleterre au moins ce défaut de réciprocité qui le blessait. Pourquoi donc paraît-il si peu satisfait du voyage, problématique encore de la reine Victoria?

(*Journal des Débats.*)

Sa Majesté et le prince Albert sont partis lundi matin de Windsor pour se rendre à la station du chemin de fer de Farnborough, et aller par cette voie à Southampton. Sa Majesté et son Altesse royale se sont mises en route à 8 heures et sont arrivés à 11 heures moins vingt minutes à Southampton où elles ont été reçues par le ministre de la corporation à laquelle s'étaient joints les principaux habitants. La reine et le prince Albert ont été accueillis avec le plus grand enthousiasme. Toute la ville présentait un air de fête; les boutiques étaient fermées, les croisées remplies de spectateurs et tous les bâtiments stationnés dans le port avaient arboré leurs pavillons. A onze heures un quart, le cortège est arrivé sur la jetée, et Sa Majesté s'est aussitôt embarquée avec le prince. Trois quarts d'heures après, le yacht quittait le port pour commencer l'excursion maritime que Sa Majesté avait en vue depuis longtemps.

L'escadre a aussitôt dirigé sa course vers Cowes. Après avoir passé devant Spithead, le yacht est revenu à Kyde, où Sa Majesté a débarqué pour quelques instants. Puis elle est remontée sur le yacht et est arrivée le même soir à Cowes, où elle a rendu visite à lady Harcourt. Sa Majesté et le Prince sont ensuite revenus passer la nuit à bord du bâtiment.

Le lendemain, 29, la Reine et Son Altesse Royale sont allées visiter Norris-Castle, où Sa Majesté a résidé lorsqu'elle n'était que Princesse Victoria. Puis, ils se sont remis en route pour Ventnor où ils ont de nouveau débarqué.

Le mercredi, 30, après avoir visité Ventnor, Shanklin, Chine, Blanckgang-Chine, Freshwater, Sa Majesté et le prince Albert se sont dirigés vers la partie ouest de la côte, et sont arrivés, quelques heures après, à Weymouth, où ils ont été reçus, comme à Southampton, par presque toute la population. En quittant cette ville, le yacht royal a continué sa course, et, à 5 heures le même jour, il est arrivé en vue de Plymouth et a, peu de temps après, jeté l'ancre à Born-Pool, où Sa Majesté a reçu à bord la visite de lord Haddington et des autres lords de l'amirauté qui étaient arrivés le même jour par la voie de terre.

Son Altesse royale le prince George de Cambridge accompagné par l'honorable capitaine James Macdonald, s'est embarqué le 28 août, de St. Catherine-docks pour Anvers, où il est arrivé le 29, après un passage favorable.

—On écrit d'Eu, le 26 août:

"Ce matin, à cinq heures, le prince de Joinville et le duc d'Aumale sont arrivés au château, de retour de leur promenade en mer. Ils sont repartis à sept heures du soir, pour assister aux Régates du Havre. La reine, Mme. la princesse de Joinville et Mme. la princesse Auguste de Cobourg avaient été au Tréport, au-devant de LL. AA. RR. Le roi a reçu dans la matinée une députation de la ville de Dieppe et MM. les membres de la députation ont eu l'honneur de dîner avec le roi."

—On écrit du Havre, le 27 août:

"Ce matin dès dix heures, les signaux de la Hève ont annoncé la présence sur notre rade des bateaux à vapeur l'*Archimède* et le *Napoléon*, ayant à leur bord plusieurs membres de la famille royale et leur suite."

"Aussitôt que les autorités furent prévenues de cette heureuse circonstance, elles s'empressèrent de se rendre au-devant des princes, qui, débarqués du *Napoléon*, arrivaient dans notre port. Mme. la princesse de Joinville accompagnait son mari."

"LL. AA. RR. ont été reçues, à leur descente à terre, par M. Le Maire, maire, M. le sous-préfet, le commandant de la place, le commissaire-général de la marine, qui les ont accompagnées à l'église Notre-Dame, où elles ont été reçues par le clergé. Après la messe, les nobles visiteurs se sont rendus au bel établissement de *Frascati*, où un déjeuner leur a été offert par messieurs les commissaires des Régates."

—On écrit d'Eu, le 28 août:

"Le roi a reçu de S. M. la reine de la Grande-Bretagne la réponse à la notification du mariage de S. A. I. Mme. la princesse Françoise-Caroline, du Brésil."

"Cette lettre a été remise à M. le ministre des affaires étrangères par S. Exc. lord Cowley ambassadeur de S. M. britannique."

"Ce matin, à sept heures vingt minutes, le prince et la princesse de Joinville sont revenus au Tréport de leur excursion au Havre."

"Dans la nuit de samedi à dimanche, ordre est arrivé au colonel du régiment d'artillerie en garnison à Douai de faire partir *en poste*, pour la résidence royale d'Eu, quarante canonniers avec leurs pièces. En conséquence, hier dimanche, à quatre heures du matin, des chevaux de poste attelés aux pièces emmenaient lestement à Eu ce détachement militaire. On disait à Douai que ces pièces étaient destinées à saluer l'entrée de la reine Victoria dans le château du roi."

"On annonce en outre que la musique particulière du roi est mandée pour samedi à la résidence royale."

MECHANCETES D'UN PHILANTROPE.

(Suite et fin)

Après être resté quinze jours sans recevoir de réponse, je vais rue des Moineaux. L'hôtesse m'apprend que la petite femme est effectivement partie avec son père à l'époque où Mongenod avait annoncé ce départ à Bordin. Mongenod quittait son galetas de grand matin, et n'y revenait que tard dans la nuit. Quinze autres jours se passent, nouvelle lettre ainsi conçue :

« Mon cher Mongenod, je ne vous vois point, vous ne répondez point à mes lettres, je ne conçois rien à votre conduite, et si je me comportais ainsi envers vous, que penseriez-vous de moi ? »

Je ne signe plus votre ami : je mets mille amitiés. Un mois se passe sans que j'aie aucune nouvelle de Mongenod. Les *Péruviens* n'avaient pas obtenu le grand succès sur lequel Mongenod comptait. J'y allai pour mon argent à la vingtième représentation et j'y vis peu de monde. Madame Scio y était cependant. On me dit au foyer que la pièce aurait encore quelques représentations. Je vais sept fois à différentes reprises chez Mongenod, je ne le trouve point, et chaque fois je laisse mon nom à l'hôtesse. Je lui écris alors :

« Monsieur, si vous ne voulez pas perdre mon estime, après avoir perdu mon amitié, vous me traiterez maintenant comme un étranger, c'est-à-dire avec politesse, et vous me direz si vous serez en mesure à l'échéance de votre lettre de change. Je me conduirai d'après votre réponse. Votre serviteur, Alain.

Aucune réponse : nous étions alors en 1799 ; à deux mois près, un an s'était écoulé. A l'échéance, je vais trouver Bordin. Bordin prend le titre, fait protester et poursuivre. Les désastres éprouvés par les armées françaises avaient produit sur les fonds une dépréciation si forte, qu'on pouvait acheter cinq francs de rente pour sept francs. Ainsi, pour cent louis en or, j'aurais eu près de quinze cents francs de rentes. Tous les matins, en prenant ma tasse de café, je disais à la lecture du journal :—Maudit Mongenod ! Sans lui, je me ferais mille écus de rentes ! Mongenod était devenu ma bête noire, je tonnais contre lui tout en me promenant par les rues. Bordin est là, me disais-je, il me le pincera, et ce sera bien fait ! Ma haine s'exhalait en imprécations, je maudissais cet homme, je lui trouvais tous les vices. Ah ! monsieur Barillaud avait bien raison dans ce qu'il m'en disait. Enfin, un matin, je vois entrer mon débiteur, pas plus embarrassé que s'il ne me devait pas un centime. En l'apercevant, j'éprouvai toute la honte qu'il aurait dû ressentir. Je fus comme un criminel surpris en flagrant délit. J'étais mal à mon aise. Le Dix-Huit Brumaire avait eu lieu, tout allait au mieux, les fonds montaient, et Bonaparte était parti pour aller livrer la bataille de Marengo.—Il est malheureux, monsieur, dis-je en recevant Mongenod debout, que je ne doive votre visite qu'aux instances d'un huissier. Mongenod prend une chaise et s'assied.—Je viens te dire, me répondit-il, que je suis hors d'état de te payer.—Vous m'avez fait manquer le placement de mon argent avant l'arrivée du premier consul, moment où je me serais fait une petite fortune...—Je le sais, Alain, dit-il, je le sais. Mais à quoi bon me poursuivre et m'endetter en m'accablant de frais ? J'ai reçu des nouvelles de mon beau-père et de ma femme, ils ont acheté des terres, et m'ont envoyé la note des choses nécessaires à leur établissement, j'ai dû employer toutes mes ressources à ces acquisitions. Maintenant, sans que personne puisse m'en empêcher, je vais partir sur un vaisseau hollandais, à Flessingue, où j'ai fait parvenir toutes mes petites affaires. Bonaparte a gagné la bataille de Marengo, la paix va se signer, je puis sans crainte rejoindre ma famille.

—Ainsi, vous m'avez immolé à vos intérêts?...—Oui, me répondit-il, j'ai cru que vous étiez mon ami. En ce moment, je me sentis inférieur à Mongenod, tant il me parut sublime en disant ce simple mot si grand !—Ne vous l'ai-je pas dit ? reprit-il. N'ai-je pas été de la dernière franchise avec vous, là, à cette même place ? Je suis venu à vous, Alain, comme à la seule personne par laquelle je pusse être apprécié. Cinquante louis, vous ai-je dit, seraient perdus ; mais cent, je vous les rendrai, je n'ai point pris de terme ; car puis-je savoir le jour où j'aurai fini ma longue lutte avec la misère ? Vous étiez mon dernier ami. Tous mes amis, même notre vieux patron Bordin, me méprisaient par cela même que je leur empruntais de l'argent. Oh ! vous ne savez pas, Alain, la cruelle sensation qui étreint le cœur d'un honnête homme aux prises avec le malheur, quand il entre chez quelqu'un pour lui demander secours !... et tout ce qui s'ensuit ! je souhaite que vous ne la connaissiez jamais ; elle est plus affreuse que l'angoisse de la mort. Vous m'avez écrit des lettres qui, de moi, dans la même situation, vous eussent semé bien odieuses. Vous avez attendu de moi des choses qui n'étaient point en mon pouvoir. Vous êtes le seul auprès de qui je viens me justifier. Malgré vos rigueurs, et quoique d'ami vous vous soyez métamorphosé en créancier le jour où Bordin m'a demandé un titre pour vous, démentant ainsi le sublime contrat que nous avons fait, là, en nous serrant la main et en échangeant nos larmes ; eh bien, je ne me suis souvenu que de cette matinée. A cause de cette heure, je viens vous dire : Vous ne connaissez pas le malheur, ne l'accusez pas ! Je n'ai eu ni une heure, ni une seconde pour écrire et vous répondre ! Peut-être auriez-vous désiré que je vinsse vous cajoler?... Autant vaudrait demander à un lièvre fatigué par les chiens et les chasseurs de se reposer dans une clairière et d'y brouter l'herbe ! Je n'ai pas eu de billet pour vous, non ; je n'en ai pas eu assez pour les exigences de ceux de qui mon sort dépendait. Novice au théâtre, j'ai été la proie des musiciens, des acteurs, des chanteurs, de l'orchestre. Pour pouvoir partir et acheter ce dont

ma famille a besoin là-bas, j'ai vendu les *Péruviens* au directeur, avec deux autres pièces que j'avais en portefeuille. Je pars pour la Hollande sans un sou. Je mangerai du pain sur la route, jusqu'à ce que j'aie atteint Flessingue. Mon voyage est payé, voilà tout. Sans la pitié de mon hôtesse, qui a confiance en moi, j'aurais été obligé de voyager à pied, le sac sur le dos. Donc, malgré vos doutes sur moi, comme sans vous je n'aurais pu envoyer mon beau-père et ma femme à New-York, ma reconnaissance reste entière. Non, monsieur Alain, je n'oublierai pas que les cent louis que vous m'avez prêtés vous donneraient aujourd'hui quinze cents francs de rentes.—Je voudrais vous croire, Mongenod, dis-je presque ébranlé par l'accent qu'il mit en prononçant cette explication.—Ah ! tu ne me dis plus monsieur, dit-il vivement en me regardant d'un air attendri. Mon Dieu ! je quitterais la France avec moins de regret si j'y laissais un homme aux yeux de qui je ne serais ni un demi-fripon, ni un dissipateur, ni un homme à illusions. J'ai aimé un ange au milieu de ma misère. Un homme qui aime bien, Alain, n'est jamais tout à fait méprisable... A ces mots, je lui tendis la main, il la prit, me la serra.—Que le ciel te protège, lui dis-je.—Nous sommes toujours amis ? demanda-t-il.—Oui, repartis-je. Il ne sera pas dit que mon camarade d'enfance et mon ami de jeunesse sera parti pour l'Amérique sous le poids de ma colère !... Mongenod m'embrassa les larmes aux yeux, et se précipita vers la porte. Quand quelques jours après je rencontrai Bordin, je lui racontai ma dernière entrevue, et il me dit en souriant :—Je souhaite que ce ne soit pas une scène de comédie ! Il ne vous a rien demandé ?—Non, répondis-je.—Il est venu de même chez moi, j'ai eu presque autant de faiblesse que vous, et il m'a demandé de quoi vivre en route. Enfin, qui vivra verra ! Cette observation de Bordin me fit craindre d'avoir cédé bêtement à un mouvement de sensibilité. Mais lui aussi, le procureur, a fait comme moi ! me dis-je. Je crois inutile de vous expliquer comment je perdis toute ma fortune, à l'exception de mes autres cent louis que je plaçai sur le grand-livre quand les fonds furent à un taux si élevé, que j'eus à peine cinq cents francs de rente pour vivre, à l'âge de trente-quatre ans. J'obtins, par le crédit de Bordin, un emploi de huit cents francs d'appointemens à la succursale du Mont-de-Piété, rue des Petits-Augustins. Je vécus alors bien modestement. Je me logeai rue des Marais, au troisième, dans un petit appartement composé de deux pièces et d'un cabinet, pour deux cent cinquante francs. J'allai dîner dans une pension bourgeoise, à quarante francs par mois. Je faisais le soir des écritures. Laid comme je suis et pauvre, je dus renoncer à me marier. Sous l'Empire, les rentes ne se payaient pas exactement, il fallait prévoir les suspensions de paiement. De 1802 à 1814, il ne se passa point de semaines que je n'attribuassee mes chagrins à Mongenod. Sans Mongenod, me disais-je, j'aurais pu me marier. Sans lui, je ne serais pas obligé de vivre de privations. Mais quelquefois aussi je me disais : Peut-être le malheureux est-il poursuivi là-bas par un mauvais sort ! En 1806, par un jour où je trouvais ma vie bien lourde à porter, je lui écrivis une longue lettre que je lui fis passer par la Hollande. Je n'eus pas de réponse, et j'attendis pendant trois ans, en fondant sur cette réponse des espérances toujours déçues. Enfin, je me résignai à ma vie. A mes cinq cents francs de rente, à mes douze cents francs au Mont-de-Piété, car je fus augmenté, je joignis une tenue de livres que j'obtins chez monsieur Birotteau, parfumeur, et qui me valut cinq cents francs. Ainsi, non seulement je me tirais d'affaire, mais je mettais huit cents francs de côté par an. Au commencement de 1814, je plaçai neuf mille francs d'économies à quarante francs sur l'Etat, et j'eus seize cents francs de rente assurés, pour mes vieux jours. J'avais ainsi quinze cents francs au Mont-de-Piété, six cents francs pour ma tenue de livres, seize cents francs sur l'Etat, en tout trois mille sept cents francs. Je pris un appartement rue de Seine, et vécus alors un peu mieux. Ma place me mettait en relation avec bien des malheureux. Depuis douze ans, je connaissais mieux que qui que ce soit la misère publique. Une ou deux fois j'obligeai quelques pauvres gens. Je sentis un vif plaisir en trouvant sur dix obligés un ou deux ménages qui se tiraient de peine. Il me vint dans l'esprit que la bienfaisance ne devait pas consister à jeter de l'argent à ceux qui souffraient. Faire la charité, selon l'expression vulgaire, me parut souvent être une espèce de prime donnée au crime. Je m'mis à étudier cette question. J'avais alors cinquante ans, et ma vie était à peu près finie. A quoi suis-je bon ? me demandai-je. A qui laisserai-je ma fortune ? Quand j'aurai meublé richement mon appartement, quand j'aurai une bonne cuisinière, quand mon existence sera bien convenablement assurée, à quoi emploierai-je mon temps ? Ainsi, onze ans de révolution et quinze ans de misère avaient dévoré le temps le plus heureux de ma vie ! l'avaient usé dans un travail stérile, ou uniquement employé à la conservation de mon individu. Personne ne peut, à cet âge, s'élaner de cette destinée obscure et comprimée par le besoin vers une destinée éblatante ; mais on peut toujours se rendre utile. Je compris enfin qu'une surveillance prodigue en conseils décuplait la valeur de l'argent donné, car les malheureux ont surtout besoin de guides ; en les faisant profiter du travail qu'ils font pour autrui, l'intelligence du spéculateur n'est pas ce qui leur manque. Quelques beaux résultats que j'obtins me rendirent très-fier. J'aperçus à la fois et un but et une occupation, sans parler des jouissances exquisées que donne le plaisir de jouer en petit le rôle de la Providence. Mais la faiblesse des moyens que ma petite fortune mettait à ma disposition me ramenait souvent à Mongenod. Sans Mongenod, j'aurais pu faire bien davantage, disais-je. Si un malhonnête homme ne m'avait pas enlevé quinze cents francs de rentes, ai-je souvent pensé, je sauverais cette famille. Excusant alors mon impuissance par une accusation, ceux à qui je n'offrais qu'

des paroles pour consolation maudissaient Mongenod avec moi. Ces malédictions me soulageraient le cœur. Un matin, en janvier 1816, ma gouvernante m'annonça.... qui? Mongenod! monsieur Mongenod! Et qui vois-je entrer?... la belle femme alors âgée de trente-six, et accompagnée de trois enfans; puis Mongenod, plus jeune que quand il était parti; car la richesse et le bonheur répandaient une auréole autour de leurs favoris. Parti maigre, pâle, jaune, sec, il revenait gros, gras, fleuri comme un prêtre, et bien vêtu. Il se jeta dans mes bras, et se trouvant reçu froidement, il me dit pour première parole:—Ai-je pu venir plus tôt, mon ami? Les mers ne sont libres que depuis 1815, encore m'a-t-il fallu dix-huit mois pour réaliser ma fortune, clore mes comptes et me faire payer. J'ai réussi mon ami! Quand j'ai reçu ta lettre, en 1806, je suis parti sur un vaisseau hollandais pour t'apporter moi-même une petite fortune; mais la réunion de la Hollande à l'Empire Français m'a fait prendre par les Anglais, qui m'ont conduit à la Jamaïque, d'où je ne suis échappé par hasard. De retour à New-York, je me suis trouvé victime de faillites, car, en mon absence, la pauvre Charlotte n'avait pas su se défaire des intrigants. J'ai donc été forcé de recommencer l'édifice de ma fortune. Enfin, nous voici de retour. A la manière dont te regardent ces enfans, tu dois bien deviner qu'on leur a souvent parlé du bienfaiteur de la famille!—Oh! oui, monsieur, dit la belle madame Mongenod, nous n'avons pas passé un seul jour sans nous souvenir de vous. Votre part a été faite dans toutes les affaires. Nous avons aspiré tous au bonheur que nous avons en ce moment de vous offrir votre fortune, sans croire que cette *dîme du seigneur* puisse jamais acquitter la dette de la reconnaissance. En achevant ces mots, madame Mongenod me tendit cette magnifique cassette que vous voyez, dans laquelle se trouvaient cent cinquante billets de mille francs.—Tu as bien souffert, mon pauvre Alain, je le sais, mais nous devinions tes souffrances, et nous nous sommes épuisés en combinaisons pour te faire parvenir de l'argent sans y avoir pu réussir, reprit Mongenod. Tu n'as pas pu te marier, tu me l'as dit; mais voici notre fille aînée, elle a été élevée dans l'idée de devenir ta femme, et cinq cent mille francs de dot.... Dieu me garde de faire son malheur! m'écriai-je vivement en contemplant une fille aussi belle que l'étoit sa mère à cet âge.—Un homme de cinquante ans à une fille de dix-sept ans! et un homme aussi laid que je suis? m'écriai-je.—Non, me dit-elle, le bienfaiteur de mon père n'est point laid pour moi. Cette parole, dite spontanément et avec candeur, me fit comprendre que tout était vrai dans le récit de Mongenod; je lui tendis alors la main.—Mon ami, lui dis-je, j'ai des torts envers toi, car je t'ai souvent accusé, maudit....—Tu le devais, Alain, me répondit-il en rougissant; tu souffrais, et par moi... Je tirai d'un carton le dossier Mongenod, et je lui rendis les pièces en acquittant sa lettre de change.—Vous allez déjeuner tous avec moi, dis-je à la famille.—A la condition de venir dîner chez madame, une fois qu'elle sera installée, me dit Mongenod, car nous sommes arrivés d'hier. Nous allons acheter un hôtel, et je vais ouvrir une maison de banque à Paris pour l'Amérique du Nord, afin de la laisser à ce gaillard-là, dit-il en me montrant son fils aîné qui avait quinze ans. Nous passâmes ensemble le reste de la journée. Le lendemain, je plaçai la somme sur le grand-livre, et j'eus environ quinze mille francs de rentes en tout. Cette fortune me permit de ne plus tenir de livres le soir, et de donner la démission de ma place, au grand contentement des surnuméraires. Après avoir fondé la maison de banque Mongenod et compagnie, qui a fait d'énormes bénéfices dans les premiers emprunts de la restauration, mon ami est mort en 1827, à soixante-trois ans. Sa fille, à laquelle il a donné plus tard un million de dot, a épousé le vicomte de Fontaine. Le fils, que vous connaissez, n'est pas encore marié; il vit avec sa mère et son jeune frère. Nous trouvons chez eux toutes les sommes dont nous pouvons avoir besoin. Frédéric, car le père lui avait donné son nom en Amérique, Frédéric Mongenod est, à trente-sept ans, un des plus habiles et des plus probes banquiers de Paris. Il n'y a pas longtemps que madame Mongenod a fini par m'avouer qu'elle avait vendu ses cheveux pour deux écus de six livres, afin d'avoir du pain. Elle donne tous les ans vingt-quatre voies bois que je distribue aux malheureux, pour la demi-voie que je lui ai jadis envoyée. Ce dévouement, mon cher Godefroid, fit sur moi la plus profonde impression. Si l'homme qui avait tant souffert, si mon ami me pardonna mon injustice, moi je ne me la pardonnai point. Je résolus de consacrer tout mon superflu, environ dix mille francs par an, à des actes de bienfaisance raisonnés. Je rencontrai, vers ce temps, un juge du tribunal de première instance de la Seine, nommé Popinot, que nous avons eu le chagrin de perdre il y a deux ans, et qui pendant quinze ans exerça la charité la plus active dans le quartier Saint-Marcel. Il eut, avec le vénérable vicaire de Notre-Dame, la pensée de fonder l'œuvre à laquelle nous coopérons, et qui, depuis 1825, a secrètement produit tant de bien. Cette œuvre a eu dans madame de La Chanterie une âme, car elle est véritablement l'âme de cette entreprise. Le vicaire a su nous rendre plus religieux que nous ne l'étions d'abord, en nous démontrant la nécessité d'être vertueux nous-mêmes pour pouvoir inspirer la vertu, pour enfin prêcher d'exemple. Plus nous avons cheminé dans cette voie, plus nous nous sommes réciproquement trouvés heureux. Ce fut donc le repentir que j'eus d'avoir méconnu le cœur de mon ami d'enfance qui me donna l'idée de consacrer aux pauvres, par moi-même, la fortune qu'il me rapportait et que j'acceptai sans me révolter contre l'énormité de la somme rendue à la place de celle que j'avais prêtée: la destination conciliait tout.

Ce récit, fait sans aucune emphase et avec une touchante honnêteté dans l'accent, dans le geste, dans le regard, aurait inspiré à Godefroid le désir

d'entrer dans cette sainte et noble association, si déjà sa résolution n'eût été prise.

—Vous connaissez peu le monde, dit Godefroid, puisque vous avez eu de tels scrupules pour ce qui ne pèserait sur aucune conscience.

—Je ne connais que les malheureux, répondit le bonhomme. Je désire peu connaître un monde où l'on craint si peu de si mal se juger les uns les autres. Voici bientôt minuit, et j'ai mon chapitre de l'*Imitation de Jésus-Christ* à méditer. Bonne nuit.

—Godefroid prit la main du bonhomme et la lui serra par un mouvement plein d'admiration.

—Pouvez-vous me dire sans indiscretion l'histoire de madame de La Chanterie? dit Godefroid.

—Non pas ce soir, une autre fois, répondit le bonhomme. DE BALZAC.

A B O U R S .

UNE vaste maison à deux étages, avec dépendances, située dans la rue Ste. Catherine, près de l'ASILE DE LA PROVIDENCE. S'adresser à MAD. GAMELIN, directrice de la Providence.

LE second étage d'une maison située près de l'ÉVÊCHÉ, formant quatre appartemens et offrant toutes commodités aux personnes qui voudraient tenir une MAISON DE PENSION. Pour les conditions s'adresser à ce bureau.

A V I S .

LE SOUSSIGNÉ, désirant terminer tout ce dont il est convenu avec ses amis concernant la vente des IMMEUBLES et MOBILIERS mentionnés en la liste qu'il leur a présentée ci-devant, se propose de régler le tout dans le cours de FEVRIER prochain, n'ayant pas pu, selon ses désirs, le faire avant ce temps, ayant été depuis très-encouragé dans la poursuite de ces procédés, il a le plaisir d'annoncer au public et à ses amis que; pour sa satisfaction et la leur propre, il aura l'honneur de leur mettre devant les yeux au temps spécifié, et dont Notice leur sera donné quinze jours d'avance, tous les documents et renseignements relatifs à cette souscription, laquelle, en conséquence, le mettra en droit de prendre tous les NUMEROS NON PRIS EN CE TENPS-LA et qu'il s'oblige de prendre s'ils ne sont pas achetés alors.

J. BTE. CADIEUX.

P R O S P E C T U S .

A tous les M.M. les curés du diocèse de Québec.

LE Soussigné se propose de publier un petit pamphlet, ayant pour titre REGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ DE TEMPERANCE; il contiendra un grand nombre de traits intéressants, relatifs à la Tempérance, dont la plupart sont des faits arrivés sous nos yeux.

Ce pamphlet sera rédigé par un des membres du clergé; il contiendra de 100 à 120 pages, format in-dix-huit, et se vendra au prix modique de quinze sous.

Le Soussigné ose espérer que M.M. les curés de campagne engageront leurs paroissiens à y souscrire. Et s'ils daignent se charger de l'agence pour cet ouvrage, ils sont respectueusement priés de faire parvenir, avant le 18 septembre prochain, la demande du nombre d'exemplaires qu'il leur faudra; car l'impression sera commencée à cette époque, et il ne sera plus possible au Soussigné de recevoir de nouvelles demandes. Aussitôt que l'impression sera terminée, il en sera donné avis, par la voie des journaux. Toutes lettres doivent être franches de port, et seront adressées au Soussigné, bureau du Canadien, Basse-ville de Québec. STANISLAS DRAPEAU.

Voici les noms de quelques membres du clergé, qui ont bien voulu m'honorer de leurs souscriptions;—

M. le CURE de QUEBEC.
M. le CURE de St. ROCH.
M. J. AUCLAIR, Ptre.
M. H. ROUTIER, Ptre.
M. J. B. OLSCAMPS, Ptre.

C O N D I T I O N S D E C E J O U R N A L .

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez M.M. FABRE et LEPRONX, libraires de cette ville.

Prix des annonces.—Six lignes et au dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 4d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, Ptre. DE L'ÉVÊCHÉ
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.